



Vers la fin d'un exil[☆]

Towards the end of an exile

Dr. Armand Olivennes-Olivenstein

Disponible sur Internet le 3 août 2008

Discrètement reclus en ses hôpitaux spécialisés, l'univers de la tératologie et de la « défectologie » infantile inspire, semble-t-il, trois sortes de sentiments : d'abord, et depuis toujours, cette crainte et cette épouvante que suscitent les monstres. L'énormité de la déviation, dans l'ordre de l'intellect comme dans celui de la morphologie, par rapport à la lignée, met en cause de façon inquiétante la stable hérédité et la sexualité humaine, elle renvoie aux tréfonds les plus obscurs de la culpabilité, à la Faute la plus archaïque et annonce les calamités nées de la colère des Cieux. « Monstres, dit Ambroise Paré, sont choses qui apparaissent contre le cours de Nature et sont le plus souvent signes de quelque malheur à advenir. »

Le vieux débat entre l'animalité et la spiritualité, la pulsion et l'idéal, le passionnel et le rationnel trouve ici l'une de ses références les plus constantes. Est-ce un être humain et qu'est-ce qu'un être humain ? se demande devant le microcéphale le docteur de la Loi ou celui de la médecine, et l'enfance monstrueuse vient troubler le bonheur conjugal, souligner la précarité de l'ontogénèse, renvoyer nos certitudes scientifiques à quelque partie de poker génétique où l'acide ribonucléique, les gènes, les chromosomes, les tissus embryonnaires seraient soumis, dans l'élaboration de la forme humaine, à des lois non déchiffrées, des rayonnements cosmiques inconnus, voire au mouvement et au pouvoir des astres.

C'est pour s'attirer la bienveillance de ces astres que l'Égypte ancienne divinisait sans doute les monstres et c'est pour conjurer le « malheur à advenir » que la Grèce et Rome les sacrifiaient, que leur mère était lapidée à Lacédémone, expulsée à Rome et réintégrée dans la cité après purification¹.

Et c'est pour « expliquer » la monstrosité qu'Esdras, Hippocrate, Saint Augustin, pour ne citer que les plus illustres des hommes de l'Antiquité qui évoquent cette question, font intervenir les incubes et les succubes, la volonté divine de magnifier l'excellence de la forme humaine par

[☆] Cet article a été initialement publié en 1965 dans le numéro spécial de la revue *Esprit* intitulé « L'enfance handicapée », n° 11, nov. 1965, pp. 581–587. Nous le reproduisons aujourd'hui avec l'aimable autorisation de la revue *Esprit*.

¹ Georges Canguilhem : « La monstrosité et le monstrueux » (*Diogenes*, N° 40).

l'exceptionnelle difformité, ou encore les « imaginations » auxquelles se laissent aller les futures mères au moment de la conception.

Ce sentiment d'horreur se sublime bientôt et coexiste au Moyen Âge (plus tolérant, peut-être, qu'on a voulu le dire) avec le sentiment de charité, qui, mieux que le lien de causalité de la tératologie avec la démonologie, permet à l'humanisme et à l'humanitarisme naissant de confirmer l'homme dans sa vocation altruiste et uniciste. Génin, que citent Esquirol et Littré, fait remonter l'étymologie de crétin à *christianus* « à cause que les imbéciles étaient considérés comme des personnes innocentes et chrétiennes ». À l'horreur du monstre, différent de la normalité, succède l'amour du prochain, fût-il égaré et malformé. « Heureux les simples d'esprit... » répond au théologien exorciseur le théologien franciscain, pendant qu'au siècle des Lumières s'ébauche l'approche raisonnée de l'enfance « équivoque », « aux confins de la race humaine » (Pinel).

« Qui pourra jamais dire en quoi l'organisation d'un imbécile diffère de celle d'un autre homme ? Le défaut est certainement dans les organes matériels puisque l'imbécile a son âme comme un autre », telle est la réflexion de Buffon qui nous fait mesurer le glissement de sentiment de charité vers le sentiment scientifique. La biologie, la psychiatrie, les sciences fondamentales se constituent, font leurs inventaires et pour la plupart deviennent expérimentales. Elles font de l'obstétrique une discipline de plus en plus rigoureuse, s'ouvrent en génétique des perspectives sans cesse renouvelées, obtiennent en chimie enzymologique d'éclatants succès, tant dans le domaine de la recherche étiologique que dans celui de la thérapeutique, et débouchent tout naturellement sur l'eugénisme. A-t-on, en doctrine et en fait, le droit d'adopter des conduites sélectives à l'égard de l'existence humaine ? Y a-t-il des critères métaboliques, morphologiques, psychométriques, capables de valider ou d'invalider l'humanité d'une créature ?

Pendant que se poursuit la controverse, l'évolution sociale fait que les villes, puis les villages se dépeuplent de leurs arriérés. Il n'y a plus de place pour eux, ni de temps, hors les asiles. Ils font partie, et dans une proportion importante, de ces enfants handicapés qui pèsent à la société, l'embarrassent et l'affligent. Par leur présence-absence, ils mettent en cause un système de valeurs fondé sur la « normalité ». Placés d'office à l'intérieur d'un cadre dont le code se traduit souvent pour eux en termes de répression-oppression ils y sont comme fragmentés par la brutalité, la douceur ou la science de ceux qui s'occupent d'eux, séparés aussi bien de la ferme et du maternage d'autan que de la réalité totale d'aujourd'hui, avec toute la négativité qu'un tel exil implique.

De cet exil l'enfant idiot semble conscient. Il sait son particularisme étymologique, morphologique et psychologique. Sa seule existence met en cause l'abstraction mathématique : un enfant égale un enfant. Il sait qu'il a une forme et une vie propres à lui-même et qu'au-delà de l'intelligence et de la communication on lui conteste aussi l'humanité. Il sait ou plutôt il sent, il ne fait que sentir et peut-être n'est-ce pas par hasard que le même verbe désigne ce qui revient à l'odorat et au sentiment. L'idiot sent donc l'odeur de la solitude, odeur qui vient de dehors et odeur qui vient de lui-même, il sent tout cela qui, de génération en génération, se transmet dans l'inconscient collectif et modèle à leur insu les conduites et les comportements de sa mère ou de son infirmière. Dans leur regard, leur timbre de voix, leurs gestes il s'est reconnu difforme ; dans toute la succession d'événements et de structures qu'il a rencontrés par la suite, il a reconnu qu'il était agénésie, atrophie, ratage, fond de tiroir de la création humaine. Par son air stupide, hébété, il s'absente de ce monde agressif où il ne faut être pas innocent, incapable de nuire. Sa tête, trop grosse ou trop petite, il l'incline de telle façon qu'elle regarde de côté la normalité qui la regarde de travers. Sa morve, sa bave, ses trépinements et ses dandinements vous avertissent qu'il vous flaire et vous renifle, use de ses sphincters et de ses humeurs pour vous mettre à l'épreuve et qu'il reconnaît en vous le glouton et l'espion, l'amateur de taloches et l'amateur de sucreries, le constructeur et le destructeur.

Très proche de lui est l'enfant psychotique. On dirait que l'un et l'autre refusent la parole pour donner à « entendre » par leur mutisme que c'est pure injustice que cette « forme » ou cette « sensibilité » qui leur ont été attribuées. On dirait qu'ils poursuivent sous nos yeux le lent et délibéré apprentissage de la régression animale, le refus d'une condition humaine infériorisée pour la conquête d'un statut végétatif privilégié. C'est toujours avec étonnement que nous voyons l'enfant psychotique, au premier effort que nous faisons pour l'approcher, exprimer sa colère par une succession d'états d'excitation, de colères plus ou moins violentes, d'actes et de phrases apparemment bizarres, étranges, saugrenues. On n'en tirera rien, il se suffit à lui-même, se berce, se chantonne les airs qu'il aime, se caresse et se réprimande. Il piétine sur une ligne de faite aiguë comme une lame de rasoir, animé d'oscillations affectives à peine perçues de l'extérieur mais dont chacune le laisse pantelant pour des jours et des semaines. Son avenir est à la merci de tous les écueils : une porte qui ne s'ouvre pas ou qu'il n'ouvre pas, un drap dont la rugosité l'irrite, une mère qui vient lui rendre visite sans être munie des oranges qu'il réclamait. Il vit le plus souvent dans un « imaginaire » flou, fantastique, né de l'angoisse et l'envahissant selon une profondeur, une intensité et une durée variables dans le temps et selon les individus. Est-ce cette angoisse qui conditionne ses échecs, sont ceux qui l'enfoncent dans son délire ? Même l'étude des enfants dits « pré-psychotiques » ne nous fait entrevoir comme commencement de réponse à cette question qu'une « fragilité » plus grande de la personnalité et de la constitution, une sorte de prédisposition à l'immaturité, une réactivité trop grande aux frustrations et aux changements née en partie, semble-t-il, de la mauvaise qualité des échanges affectifs, dans le premier âge, entre la mère et son enfant.

L'enfant monstrueux met en question la Forme, la Création, la Genèse. L'enfant psychotique disqualifie d'une certaine façon l'Éros et le Logos adultes. L'enfant débile renvoie, lui, à la société toute entière, au système de valeurs relationnelles que la civilisation industrielle s'est forgé. Le concept de débilité mentale s'oppose à celui d'intelligence. Il apparaît à la fin du siècle dernier, quand se privilégie le rôle social de la scolarité. C'est à l'école, en effet, que le débile est successivement découvert, perfectionné et rejeté. Il y a de toute évidence une certaine « incompatibilité d'humeur » entre la technico-bureaucratie de l'ère industrielle et le faible d'esprit. La première multiple les guichets, les diplômes, les cartes d'immatriculation, les « phones » et les « psy », la seconde, les erreurs, les maladresses et les persévérations. La première supprime les campagnes, motorise les cultures, industrialise l'artisanat, automatise l'industrie, exige un personnel polyvalent et à perfectionnement permanent, la seconde reste dans sa chambre, vagabonde, vole un œuf ou un bœuf et se retrouve à l'hôpital psychiatrique ou au centre d'observation.

L'avenir du débile est défini par sa lenteur, son étourderie, son instabilité, sa turbulence, sa dispersion, ses faibles capacités d'abstraction. C'est un dysarthrique, dyslexique, dysgraphique, dysharmonique, dyslatéralisé ; un maladroit, un malappris, un malentendant, un malaimé. Tous ces « dys » et tous les « mal » s'accumulent dans son dossier. Ce qui frappe chez lui, ce sont les manques, les lacunes, les carences, la somme des handicaps qui sont accessibles à une rééducation, l'inégalité de ses aptitudes, la différence de ses performances dans les différents domaines qu'explorent (ou que n'explorent pas) les tests, son hétérochronie pour reprendre l'expression de Zazzo. Il a un quotient intellectuel (Q. I.) à 50, mais il n'a pas d'âge mental. La courbe de son âge perceptif, celles de ses âges affectif, scolaire, moteur, grimpent, descendent, se croisent, fluctuent d'année en année, en deçà de son âge chronologique, tendant pour l'une à l'atteindre, pour l'autre à s'en éloigner, comme si, en retard sur les horaires, les rythmes, les cycles, les saisons, n'arrivant ni à suivre ni à rattraper, ayant dépassé l'âge où, par l'intermédiaire du ludisme se forment les automatismes, l'instrumentation sensori-motrice de base et le ressentant, l'enfant débile se lançait aveuglément et avidement à la conquête du concret, tangible, palpable, visible et immédiat et cette

exploration incessante, turbulente, dissipée de l'ambiance immédiate traduit bien, nous semble-t-il, ces micro-lacunes perceptives, cette inéducation première et fondamentale des sensibilités (de la proprio-ceptivité notamment), des sensorialités et de la motricité par lesquelles se forment les repères spatiotemporels indispensables à l'évolution ultérieure. Ainsi voit-on certains débilés profonds ne pas comprendre la fonction de communication de l'expression verbale et achopper, non à la prononciation, mais à la signification même du parler, et les voit-on ensuite, pour peu qu'on ait su utiliser les techniques audiovisuelles modernes et changer à bon escient de méthode et d'éducateur, repasser par les étapes du premier âge où le langage s'acquiert et s'emploie.

Enfance arriérée, débile, démente ou psychotique : que réclame cette fraction-là de l'enfance handicapée ? Des crédits, certes, beaucoup de crédits, de locaux, de médecins, d'infirmiers, d'instituteurs, d'éducateurs, de moniteurs, d'assistantes sociales ; des dépistages précoces, des laboratoires de recherches, une meilleure coordination entre les groupements, les associations, les centres de recherche, d'information, de soins qui s'occupent de ce problème. Mais au-delà de ces besoins fondamentaux, ce qu'elle réclame c'est une transformation de nos conduites à son égard. Ce sont là des exigences des plus sérieuses, une adhésion des non-handicapés à un univers plus féérique, plus merveilleux : l'ancien merveilleux—Blanche-Neige et les sept nains, mais également le nouveau merveilleux, celui d'Orly avec les portes qui s'ouvrent et se ferment seules sur votre passage, les voix lentes, patientes, harmonieuses qui répètent, expliquent dix fois, 20 fois la même chose.

« L'homme n'est grand que de ses échecs », dit Pierre Reverdy. L'enfance arriérée ou démente est l'échec de notre science, de notre pédagogie, de notre affectivité. Des corps sans cerveau, des cerveaux sans corps restent à l'extérieur, ne sont pas admis au milieu de nous. Si l'effort scientifique doit porter sur la recherche des causes, l'effort médicopsychologique sur la nosographie et la rééducation, l'effort philosophique errant qui, désordonné, commence avec les « philanthropes » du XVIII^e siècle, doit trouver son point de réception dans la famille et au-delà. C'est l'entourage, la société, ses peurs, ses angoisses, son insécurité qu'il faut sans doute « éduquer » ou « rééduquer ». Un enfant qui n'est pas handicapé aux yeux de ses parents n'est pas un « enfant handicapé », un enfant malheureux, même s'il a un hémicorps paralysé, une surdi-mutité ou une déficience mentale grave. Si la parole et le savoir ne servent plus à préserver l'individualité humaine, à personnaliser l'enfant ou l'adolescent et à les laisser se frayer librement leur chemin vers leur singularité, l'arriération mentale n'est plus une frustration et la psychose infantile n'est plus une renonciation.

« Il y a, entre la pure stupidité et la plus grande intelligence, une certaine affinité en ce sens qu'elles ne recherchent toutes les deux que le réel », écrit Schiller (cité par Marcuse) dans ses *Lettres sur l'éducation esthétique* ; cependant, ajoute Herbert Marcuse,² un tel besoin du réel et un tel attachement au réel ne sont que « la conséquence d'une pauvreté ». Cela pourrait bien concerner notre position idéale vis-à-vis de l'enfant handicapé, qu'il soit paralysé, infirme moteur cérébral, aveugle, épileptique ou arriéré. La contradiction entre l'existence humaine du handicapé et celle du non-handicapé, entre l'extrême intelligence et l'extrême stupidité, entre la pauvreté de l'un et la pauvreté de l'autre ne se dépasserait ainsi que dans l'esthétique et le merveilleux, le beau et le confortable, l'imaginaire et le musculaire, avec une « modestie » des institutions et des directives telle que chacun des handicaps devrait pouvoir trouver sa forme de viabilité, sa forme de beauté, sa forme de liberté.

² *Éros et civilisation*, Ed. de Minuit.